

SINE QUA NONNE



Pierre Guinot-Deléry

Pierre Guinot-Deléry

Sine qua Nonne

© Pierre Guinot-Deléry, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3581-1

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

1

Mercredi 7 octobre – 22h15

D'abord un craquement sec et puis, immédiatement, une douleur foudroyante qui lui ravage l'intérieur de la tête. Pas de doute : l'un de ces connards vient de lui péter la mâchoire.

Recroquevillé dans le caniveau au beau milieu d'une flaque huileuse, Il y a un bon moment que Miguel ne sait plus quelle partie de son corps tenter de protéger en priorité. D'ailleurs, il s'en fout. Il voudrait juste que ça s'arrête, là, tout de suite.

Combien de temps depuis le premier coup sur la nuque qui l'a projeté au sol à l'instant où il descendait de voiture ? Aucune idée. Une éternité, de toute façon...

Au début, il a pu interioriser la manière très méthodique avec laquelle ces types s'acharnaient sur lui, leurs pieds équipés de lourdes chaussures frappant alternativement au ventre, à la tête, dans les côtes. Sans oublier, dès qu'il s'est retrouvé à terre, le sort particulier réservé à sa main gauche, disloquée en deux coups puissants portés avec une barre de fer ou un truc de ce genre (*Putain, ces enfoirés savent que je suis gaucher, pas possible que ce soit un hasard*).

Il a donc pensé à un passage à tabac en règle. Ce ne serait pas le premier, après tout. Ensuite, la souffrance s'amplifiant, une terreur glaçante l'a envahi. Et si c'était autre chose ? Pas seulement de l'intimidation. S'ils voulaient lui régler son compte. Pour de bon.

À présent, il n'est plus question de continuer à réfléchir rationnellement. Ne s'expriment plus que sa chair, ses os, son sang. Horreur purement bestiale. Déchirures. Dislocations. Nausées. Il a envie de crier. Il ne peut pas. Trop tard. Il glisse. Tentation de l'abandon. Du refuge dans le néant. Résister ? Le monde alentour se rétrécit, s'éloigne. Tenir quand même. Encore un peu. Une seconde... Trop dur... Et là, au bord du néant, de très loin, une voix lui parvient, quelques mots criés dans une langue inconnue mais produisant un effet instantané : les coups cessent. Aussi subitement qu'ils avaient débuté.

Silence.

Des portières qui claquent... Un bruit de moteur qui s'éloigne...

Plus rien. Le froid. La nuit.

Puis se profile comme une étrange douceur naissant peu à peu au milieu de cette souffrance sans nom, de ses chairs éclatées, du sang qui lui envahit la bouche. Les larmes qui viennent sont aussi d'apaisement. Lâcher prise. Maintenant. Enfin...

Alors, il accepte de sombrer tout en s'effrayant encore, dans une ultime lueur de lucidité, de l'état dans lequel il reviendra chez les vivants.

À supposer qu'il y revienne...

Mercredi 7 octobre – 22h40

La femme se tient très droite, assise sur le banc placé contre le mur extérieur de la gare, tout près de la porte vitrée donnant accès au hall. Ses cheveux grisonnants coupés très court, sa silhouette menue, ajoutent à

l'impression d'austérité suggérée par la raideur de son maintien.

Un frisson la parcourt en dépit de l'écharpe nouée autour de son cou et de son imperméable soigneusement boutonné. Plissant légèrement les yeux, elle scrute la place en demi-cercle avec, juste en face, brisant l'arrondi, la trouée de l'avenue Charles de Gaulle chichement éclairée. L'ensemble du site baigne dans une faible lueur orangée. Elle avait oublié cette ambiance étriquée, ces bâtiments de faible hauteur comme autant de symboles d'une modestie implicitement revendiquée, ces lumières assurant une sorte de service minimum. Devant elle se dresse, presque intact, le décor de ses vingt premières années. Étonnant que tout ceci ait pu survivre à ce dont elle a vaguement entendu parler, de loin en loin, depuis son départ : l'essor du tourisme, l'activité relancée par la proximité de la nouvelle autoroute, les ambitions économiques affichées par le maire depuis huit ans. Mais il faudrait parcourir la ville, ne pas se fier uniquement à ce quartier demeuré quasiment figé, en tout cas à l'écart des changements si hautement proclamés qu'elle en a perçu l'écho jusque là-bas.

Nouveau regard circulaire.

Les rares voyageurs descendus du train en même temps qu'elle se sont évaporés en un éclair. Le néon bleu pâle de l'Hôtel de Paris s'éteint, comme découragé par l'échec de sa tentative d'attirer d'hypothétiques clients. Reste, sur la droite, la tache claire de la devanture du Bar-Tabac-Loto « Au rendez-vous des sportifs » laissant deviner une demi-douzaine de silhouettes alignées le long du comptoir.

Elle consulte sa montre. L'heure annoncée est déjà dépassée d'une bonne quinzaine de minutes. Un nouveau frisson la saisit. La température reste pourtant douce pour la saison. La fatigue, peut-être. Plus certainement cette

impression curieuse, légèrement oppressante, de commencer à réinvestir les lieux sans trop d'effort tout en sentant remonter en elle le souvenir de l'ennui d'autrefois et de quelques illusions envolées. Mélange intime de familiarité et de malaise.

Enfin, débouche sur la place une berline grise d'une taille imposante. Au moins apparaît-elle ainsi à ses yeux. Une marque étrangère sans doute, même si ses faibles connaissances en la matière ne lui permettent rien de plus que cette vague intuition. Après avoir décrit à vitesse réduite une courbe pour se placer parallèlement au trottoir, tout juste devant elle, le véhicule s'immobilise. En descend un homme d'une soixantaine d'années, élancé, les cheveux blancs et fournis soigneusement peignés vers l'arrière, vêtu d'un costume bleu foncé à fines rayures blanches, d'une chemise grise agrémentée d'une cravate rouge unie. D'un pas rapide, il contourne la voiture, s'approche avec un large sourire aux lèvres et lui saisit les deux mains qu'il serre avec vigueur. Elle tressaille imperceptiblement. L'habitude s'est perdue depuis bien longtemps de contacts aussi directs avec les autres, de cette vivacité des êtres au temps compté.

— Bonsoir, je suis vraiment désolé de cet inexcusable retard. Un contretemps. Vous savez, le travail. Bref, allez, on ne traîne pas, je vous emmène rejoindre Paul. Il vous a expliqué, je pense.

Elle opine de la tête. Les mots sont prononcés d'une voix grave plutôt rassurante, apaisante. Elle distingue aussi la trace légère d'un accent qu'elle n'identifie pas.

La petite valise posée à ses pieds est engouffrée prestement dans le coffre. Il ouvre la portière avant droite, l'invite à monter. Elle s'installe, impressionnée par le moelleux du siège, par les innombrables cadrans et

boutons du tableau de bord. Pas grand chose à voir avec la vieille camionnette bosselée dans laquelle elle a coutume de circuler. Il est vrai que lui, c'est un notaire, se dit-t-elle en réprimant un sourire. Un notable. Voilà encore autre chose qu'elle avait oublié, ces signes plus ou moins ostentatoires d'un statut social établi.

Démarrage en douceur. Le bruit du moteur se réduit à un léger bourdonnement.

Ils atteignent le centre-ville en quelques minutes. L'éclairage s'y montre bien plus généreux qu'aux abords immédiats de la gare. La femme ignore totalement le conducteur assis à ces côtés, lequel ne cherche pas davantage à rompre le silence. Elle laisse glisser son regard sur ces lieux jadis familiers. Ici ou là une façade, une enseigne désuète, un coin de rue raniment des sensations, des images dont la précision la surprend. Ailleurs, en revanche, elle note la disparition de certains bâtiments, ou la modernisation clinquante de quelques autres. Tiens, un jardin public a pris la place des entrepôts de la coopérative viticole... Et puis ils débouchent sur la Place de la République : au centre, le monument aux morts est demeuré intact avec, en son sommet, figé pour l'éternité, un soldat blessé brandissant haut son drapeau. Sur les pourtours, la mairie s'est offert un coup de jeune et une façade tout en verre ; le cinéma « Le Régent » est devenu un petit multiplexe ; la Brasserie du Midi a, elle aussi, fait peau neuve adoptant un style « design chromé » tandis que, symbole de la continuité sans faille de l'État, la préfecture propose toujours le même mur en pierres épaisses interrompu, en son milieu, par l'accès à la cour d'honneur protégé par une imposante grille en fer forgé.

Ils poursuivent leur chemin vers le fleuve par l'avenue Jean Jaurès le long

de laquelle la passagère constate des changements nombreux avec le souci évident d'arborer une esthétique urbaine sans doute plus conforme au dynamisme retrouvé de la cité. Au bout, le pont Saint-Exupéry traversé en marquant une sensible accélération de la vitesse, ensuite un virage à gauche négocié un peu sèchement. Ce qui provoque une question de la femme laissant percer un léger étonnement :

— Vous êtes sûr que ce n'était pas plutôt à droite ?

Le conducteur répond sur un ton posé sans tourner la tête.

— Non, vous allez voir, il y a une nouvelle route un peu plus haut, c'est une sorte de raccourci pour arriver chez Paul.

Elle ne réplique pas. Le velouté de la voix inspire confiance. Ils roulent de plus en plus vite, dépassant en quelques instants ce qui demeure du faubourg Valmy, maisons abandonnées, bâtiments industriels en ruine, deux ou trois magasins de bricolage ou de meubles à bon marché, un restaurant pour routiers encore ouvert mais dont le parking est désert. S'amorce alors la montée vers la forêt des Quatre-Chemins. Souvenir de promenades à l'automne, des pieds glissant sur les feuilles humides, de légères odeurs de décomposition végétale. Elle ferme les yeux, saisie d'une nostalgie inattendue. Vertige vite dissipé. La voiture ralentit. La femme se redresse sur son siège. Avant le prochain virage une modeste aire de repos chichement agrémentée de deux ou trois tables en bois pour pique-nique dominical fauché. Le notaire arrête le véhicule sur ce site a priori sans intérêt. Cette fois il tourne la tête vers elle, sourit d'un air engageant :

— Juste deux minutes. Je voudrais vous montrer un panorama que vous ne connaissez pas. Venez.